

RECENTREMENT CHRISTOLOGIQUE ET SAINTETE

Sacerdoce, Esperance et Mission

Ars 2014

SACERDOCE, ESPERANCE ET MISSION

Recentrement christologique et sainteté

Introduction

Le P. Cardot, en m'invitant à présider ces festivités du saint Curé d'Ars, a souhaité que je fasse une conférence dont le thème puisse se rapporter à la fois à l'espérance et à la mission évangélisatrice de l'Eglise aujourd'hui. C'est pourquoi j'ai formulé le thème de Sacerdoce, Espérance et Mission dont je vous entretiendrai.

Le vocable « Espérance » qui est pour nous chrétiens une vertu théologique, nous la retrouvons, non seulement comme thème de la deuxième lettre encyclique du pape émérite Benoît XVI, « *Spe salvi* », mais aussi à la fin de sa Lettre d'indiction de l'Année sacerdotale (le 16 juin 2009), à l'occasion du 150^e anniversaire du « *dies natalis* » du Curé d'Ars, il y a cinq ans :

« Chers prêtres, le Christ compte sur vous. A l'exemple du saint Curé d'Ars, laissez-vous conquérir par Lui, et vous serez vous aussi, dans le monde d'aujourd'hui, des messagers d'espérance, de réconciliation et de paix » (C'est nous qui soulignons).

Le plan de ma conférence comportera de manière classique trois points :

1. Espérance chrétienne et espérance comme enjeu commun des acteurs de la nouvelle gouvernance mondiale ;
2. Vocation et mission du prêtre comme « serviteur de l'espérance » ;
3. Le saint Curé d'Ars, modèle du prêtre pour la relève missionnaire par les Jeunes Eglises, elles-mêmes fruits de la geste missionnaire.

1. ESPERANCE COMME ENJEU COMMUN DES ACTEURS DE LA NOUVELLE GOUVERNANCE

Je traiterai ce thème en profitant de la grande clarté avec laquelle Benoît XVI nous le proposait dans son Discours au Palais présidentiel de mon pays, le samedi 19 novembre 2011, jour où il signait l'exhortation apostolique post-synodale *Africae munus*. Il y définissait certes l'espérance du point de vue théologique chrétien, mais en la sortant résolument des méandres spéculatives de la théologie, pour la poser en enjeu déterminant commun pour les responsables des nations pas seulement africaines mais aussi à tous les acteurs de la « gouvernance mondiale » :

« De cette tribune, je lance un appel à tous les responsables politiques et économiques des pays africains et du reste du monde. Ne privez pas vos peuples de l'espérance ! Ne les amputez pas de leur avenir en mutilant leur présent ! Ayez une approche éthique courageuse de vos responsabilités, et, si vous êtes croyants, priez Dieu de vous accorder la sagesse ! Cette sagesse vous fera comprendre qu'étant les

promoteurs de l'avenir de vos peuples, il faut devenir de vrais serviteurs de l'espérance. »

1.1 Espérance : enjeu commun

L'espérance concerne donc l'avenir qui se joue maintenant dans le présent, que nous pouvons mutiler, non sans risque d'injustice grave, celle de priver les peuples d'avenir. Cette mutilation selon moi, peut se produire sous deux formes :

- Sous la forme de la caution que nous apporterions aux options idéologiques faites par la culture dominante, comme c'est largement le cas aujourd'hui, quand les acteurs d'une « nouvelle éthique mondiale » imposent à tous les peuples, particulièrement aux nations sous-développées, la logique de construction d'un monde sans Dieu, et ceci, même par la menace de blocage délibéré de leur développement socio économique et politique, si leurs responsables politiques n'acceptent pas un tel choix. Au nom de quel principe éthique quelques décideurs pourraient-ils faire un choix aussi grave et l'imposer aux peuples et aux nations ?
- Une seconde forme est de développer une théologie et une pastorale qui s'enfermeraient dans une reconduction des états de fait, sans prêter attention aux interpellations de l'âge où nous sommes, même si elles touchent le cœur de l'essentiel, comme c'est aussi largement le cas aujourd'hui, en Afrique, par exemple.

Pour échapper à ce double risque, Benoît XVI rappelle fortement à tous les acteurs de la gouvernance panafricaine et mondiale qu'ils doivent s'appliquer tous à devenir de « vrais serviteurs de l'espérance ». C'est certainement sa propre résolution personnelle puisqu'il a été amené à ce point à rappeler la sincérité de son propos quand il rattache à l'Afrique la grande valeur de l'Espérance. Mais écoutons-le :

« Souvent, dans mes interventions antérieures, j'ai uni au mot « Afrique », celui d'« espérance ». Lorsque je dis que l'Afrique est le continent de l'espérance, je ne fais pas de la rhétorique facile, mais j'exprime tout simplement une conviction personnelle, qui est également celle de l'Eglise ».

1.2 Benoît XVI : prophète crédible de l'Afrique /Espérance

Ce disant, il est d'autant plus crédible qu'il a soigneusement commencé par rejeter toutes les visions négatives et cupides courantes sur l'Afrique.

Par « visions négatives », il faut entendre les préjugés, les images choquantes prétendant synthétiser la situation humaine et matérielle de l'Afrique, les élaborations théoriques diverses chosifiant l'Afrique et ses habitants.

Sous l'expression « visions cupides », on regroupe celles qui ne voient l'Afrique que comme « un énorme réservoir énergétique, minéral, agricole et humain facilement exploitable, pour

des intérêts souvent peu nobles ». Benoît XVI rejette aussi « *le ton sentencieux du moralisateur ou de l'expert qui impose ses conclusions et propose, en fin de compte, peu de solutions adaptées* ».

1.3 L'Espérance et ses composantes selon le pape émérite : *Avenir et Dieu*

Le thème *espérance*, il le prend dans l'universalité de sens qu'il revêt dans toutes les cultures du monde, car, pour lui,

« Parler de l'espérance, c'est parler de l'avenir et donc de Dieu ! L'avenir s'enracine dans le passé et le présent. Le passé, nous le connaissons bien, regrettant ses échecs, et saluant ses réalisations positives. Le présent, nous le vivons comme nous le pouvons, au mieux j'espère, et avec l'aide de Dieu ! C'est sur ce terreau composé de multiples éléments contradictoires et complémentaires, qu'il s'agit de construire avec l'aide de Dieu ».

Dans ma culture d'origine qui est le Fon, l'avenir porte effectivement cette connotation théologique : « *MAWU NA BLO !* » (Dieu fera !).

Pour réussir à faire de l'espérance cet enjeu commun pour les acteurs de l'histoire de notre temps, Benoît XVI met sous les yeux de son auditoire deux réalités africaines de très grande actualité : la vie sociopolitique et économique du continent, et le dialogue interreligieux :

« Ces réalités, dit-il, nous intéressent tous, car notre siècle semble naître dans la douleur et avoir du mal à faire grandir l'espérance dans ces deux domaines particuliers ».

Le pape émérite qui, dans la deuxième partie de sa première encyclique « *Deus Caritas est* » avait, on se rappelle, clairement distingué entre « *l'ordre juste* » qui est de la compétence de l'Etat, et « *l'homme juste* » dont la formation relève des forces spirituelles et religieuses du monde, s'est trouvé à faire une sorte de catéchèse de la doctrine sociale de l'Eglise, simultanément aux gouvernants dont le devoir est d'« *assurer l'ordre juste* » et aux personnes concrètes qui doivent devenir les « *hommes justes* » attendus.

Il reconnaît la légitimité des revendications en faveur de la personne humaine aujourd'hui : liberté, vie digne, bonnes écoles, nourriture pour les enfants, hôpitaux dignes, respect de la dignité, revendication de gouvernance limpide, paix et justice. Trop de scandales et d'injustices, trop de corruptions et d'avidités, trop de mépris et de mensonges, trop de violences conduisant à la misère et à la mort, défraient la chronique de toutes les nations et même de l'Eglise qui, cependant, a le devoir de contribuer à l'émergence des hommes justes.

En conclusion de cette grande catéchèse, Benoît XVI en arrive au point central en ces termes:

«Dieu seul purifie les cœurs et les intentions ».

C'est le spécifique de l'espérance chrétienne, qu'ensemble avec l'Eglise dont il est le chef, il proclame alors devant les nations :

« L'Église n'apporte aucune solution technique et n'impose aucune solution politique. Elle répète : n'ayez pas peur ! L'humanité n'est pas seule face aux défis du monde. Dieu est présent. C'est là un message d'espérance, une espérance génératrice d'énergie, qui stimule l'intelligence et donne à la volonté tout son dynamisme. Un ancien archevêque de Toulouse, le Cardinal Saliège disait : « Espérer, ce n'est pas abandonner ; c'est redoubler d'activité ». L'Église accompagne l'État dans sa mission ; elle veut être comme l'âme de ce corps en lui indiquant inlassablement l'essentiel : Dieu et l'homme. Elle désire accomplir, ouvertement et sans crainte, cette tâche immense de celle qui éduque et soigne, et surtout de celle qui prie sans cesse (cf. Lc 18, 1), qui montre où est Dieu (cf. Mt 6, 21) et où est l'homme véritable (cf. Mt 20, 26 et Jn 19, 5). Le désespoir est individualiste. L'espérance est communion. N'est-ce pas là une voie splendide qui nous est proposée ? J'y invite tous les responsables politiques, économiques, ainsi que le monde universitaire et celui de la culture. Soyez, vous aussi, des semeurs d'espérance ! »

Si telle est l'actualité de l'espérance pour notre temps, il est bon de nous demander quelle importance particulière revêt la figure du saint prêtre, pour le service de l'espérance si urgent aujourd'hui.

La puissance de la Parole de Dieu vécue par saint Jean-Marie Vianney, et qui retentit de sa vie et de son œuvre est si forte, que c'est d'elle que je voudrais observer à présent les effets de sens et de dynamique propulsive, déjà dans son temps, et toujours valable pour nous aujourd'hui en Afrique, grâce à ses congénères fondateurs des sociétés de vie apostolique qui ont évangélisé l'Afrique.

2. VOCATION ET MISSION DU PRÊTRE COMME « SERVITEUR DE L'ESPERANCE »

2.1 Quelques témoignages de semeurs d'espérance : des congénères du Curé d'Ars, fondateurs de sociétés missionnaires.

Le XIX^e siècle a été, comme nous le savons, un siècle de grand essor missionnaire de l'Eglise en Europe, vers les terres nouvellement découvertes par les nations européennes, notamment l'Afrique. Mon pays, le Bénin (ancien Dahomey), comme de nombreux autres pays d'Afrique, doit beaucoup à cette effervescence pour la *missio ad gentes*. Les promoteurs de cette ferveur missionnaire sont pour la plupart des congénères du saint Curé d'Ars. C'est le cas de la Société des Missions Africaines de Lyon (SMA), fondée par Son Excellence Mgr Melchior de Marion Brésillac. On sait que Jean-Marie Vianney est mort en odeur de sainteté, presque la même année où, aux pieds de Notre Dame de Fourvière (1856), Mgr de Marion Brésillac et ses premiers compagnons se consacraient à l'œuvre, dont l'Afrique sera la grande bénéficiaire.

Seule une amitié intense avec le Christ explique l'aventure signée comme à son berceau, par le décimage des premiers missionnaires partis pour la Sierra Leone, parmi lesquels le

Fondateur lui-même, venu rejoindre l'équipe un mois plus tôt à Freetown, en 1859. Tous moururent de fièvre jaune. Le seul survivant de l'équipe de fondation, parce que resté en France, le Père Planque, était lui-même incapable de tenir face à cette catastrophe, sans un profond enracinement dans le Crucifié, et sans un cœur-à-cœur intime et vrai avec lui.

Une œuvre, aussi clairement signée de la croix du Christ Rédempteur, ne pouvait venir que de Dieu. Deux ans à peine après cette tragique extinction de la première équipe, fut constituée une nouvelle équipe internationale à trois, mais cette fois, directement pour le Dahomey : un Français (qui, malheureusement, n'atteindra pas la destination), un Espagnol (le Père Fernandez) et un Italien (le Père Francesco Borghero), le chef de mission.

La lecture du *Journal* de ce pionnier laisse la forte impression, de se trouver devant une sorte de sosie du Curé d'Ars, mais peut-être encore plus du Père Matteo Ricci en Afrique, n'eût été la trop rapide interruption de sa mission, au bout de quatre ans à peine. Mais ce furent quatre années vraiment marquantes.

Au cœur de son *Journal*, le Père Borghero définit sa méthodologie missionnaire, frappante par l'accent mis sur *le célibat sacerdotal*, comme signe de l'authenticité du sacrifice de la totalité de la personne jusqu'en sa corporéité, mais surtout, par l'accent mis sur *l'Amour-Charité, qui s'est fait lui-même le chemin jusqu'au cœur du peuple* - à travers le soin des malades et l'éducation - ce qui témoignait, on ne peut plus explicitement, que le pouvoir politique n'avait aucune part dans l'initiative.

Ce ne sont, ni les rois européens (français, espagnol, italien), qui avaient pris l'initiative d'une domestication spirituelle des âmes, pour mieux assurer leur suprématie politique, ni le roi du Dahomey qui aurait officiellement autorisé l'évangélisation de ses sujets. Borghero a bien pris soin de noter dans son *Journal*, que le roi Glélé le lui a expressément interdit, et qu'il ne devait se considérer qu'au service religieux des « Blancs » qui étaient à Ouidah, entendant par là, les Européens mais aussi les esclaves affranchis dits « *Brésiliens* ».

La si tristement célèbre théorie des « 3 M », mettant l'équivalence entre Militaires, Marchands et Missionnaires, peut difficilement trouver une base historique, dans les motivations spirituelles des fondateurs des sociétés missionnaires, qui sont allés ouvrir des postes d'évangélisation *ad gentes*.

Quoi qu'il en soit, dans le cas du Dahomey, le *Journal* du P. Borghero est formel. Le contexte de genèse des initiatives missionnaires *ad gentes*, est plutôt le même que celui qui a vu émerger un saint prêtre comme le Curé d'Ars, tout entier imbibé d'une notion de « salut », qui n'est rien moins que l'Amour le plus profond du cœur de Dieu, qui se donne sans reste à la totalité de l'homme, dans toutes ses dimensions.

Le prêtre, qui est le prolongement de la présence active de ce don d'amour manifesté et communiqué dans le Christ, est celui que nous rencontrons dans la personne du Curé d'Ars et de ses émules du XIX^e siècle missionnaire. Il n'existe en eux aucune dichotomie entre spirituel et matériel, évangélisation et développement, justice et paix : leur conception du

salut n'avait rien de tronqué ; il suffit que l'on reste attentif comme eux, à toujours partir de l'essentiel et à y rester fidèle, et tout le reste suit au plan matériel, social, économique et politique.

Une illustration de ce que nous avons ici en vue, peut se prendre de la guérison du paralytique, introduit par le toit en présence du Seigneur. Jésus a commencé par la remise de ses péchés au paralytique. Ce n'est que devant le scandale des gens qui pensaient qu'il blasphémait, en s'attribuant un pouvoir qui ne revenait qu'à Dieu, qu'il est passé à la guérison physique du malade, comme expression visible du salut plus profond qu'il venait de lui offrir, par la rémission de ses péchés. La guérison physique exprime la guérison spirituelle : elles forment un tout qui provient ontologiquement du spirituel.

On pourrait encore illustrer ce double niveau du salut que le Christ a apporté, par sa rencontre bouleversante avec Zachée, qu'il a arraché à sa servitude dans le péché de détournement et de corruption, et dont il s'est fait l'hôte. Au cœur du festin, Zachée proclame sa conversion et Jésus déclare qu'à ce fils d'Abraham qu'était Zachée lui aussi, le salut était apporté. « *Je suis venu, dira Jésus, non pour les bien-portants mais pour les malades, non pour les justes mais pour les pécheurs* »¹.

Le prêtre, en véritable ami de Jésus et en tant qu'il est un « autre lui-même », est le sujet acteur dynamique du salut intégral du peuple qui lui est confié.

Jean-Marie Vianney et ses émules missionnaires habitaient cet horizon de sens ; c'est pourquoi, il ne leur venait pas à l'esprit, qu'on pouvait opposer « évangelisation » et « sacramentalisation », comme il a été de coutume de le faire, les dernières décennies du vingtième siècle. Mais concentrons-nous un moment sur ce qu'on pourrait appeler « *le secret du Curé d'Ars* » que nous venons de voir assez largement partagé par ses congénères missionnaires *ad gentes*.

2.2 Le secret de saint Jean-Marie Vianney et l'essence de ce que « salut » veut dire

Saint Jean-Marie Vianney, depuis 150 ans, fait déferler ici à Ars, des flots de fidèles laïcs, mais surtout de prêtres et d'évêques, en quête de savoir quel a été son secret de vie et de pratique de la « charité pastorale », laquelle a eu en sa personne une telle fécondité, qu'il est devenu « le saint patron » de tous les prêtres du monde. Sa célébrité en sainteté sacerdotale, nous le savons aussi, est d'autant plus étonnante, qu'elle le discutait à son insuffisance intellectuelle pour laquelle il a été mis à la porte du séminaire. Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que la même Eglise qui a créé le cadre formel de formation du futur prêtre, dont elle l'a exclu, est la même qui, quelques années plus tard, l'ordonnera prêtre et lui confiera la cure des âmes.

¹ Mt 9, 13.

Cette Eglise qui est Mère et Maîtresse, devant le témoignage lumineux de sa vie sacerdotale, n'a pas hésité à le canoniser et le donner comme modèle à tous les curés du monde, qu'ils soient doctes ou de ressources intellectuelles modestes.

Il doit exister un certain essentiel de la foi, donné par Dieu même à chacun, avec mission de le mettre en œuvre, selon les talents reçus. Et c'est la science qui vient de la profondeur de l'amitié avec le Christ. Sans elle, le reste est inutile, voire nuisible.

C'est bien ce qui explique la figure paradoxale de saint Jean-Marie Vianney, prêtre sans grande culture mais cependant si totalement prêtre, qu'il en est devenu le modèle pour tous. Il en est ainsi parce qu'il vivait à plein registre le contenu de la vocation et de la mission du prêtre de Jésus-Christ. Nous connaissons bien d'autres prêtres qui ont vécu avec grande intensité leur sacerdoce, mais qui l'ont déployé sur le terrain de la science théologique ou sur d'autres terrains encore ; mais le curé d'Ars représente une vraie figure d'exception.

Comment autrement comprendre qu'un « soit-disant inculte » comme lui ait pu prêcher avec tant de force persuasive, qu'un Lacordaire lui-même ait pu venir au pied de sa chaire pour l'écouter? Comment comprendre qu'un curé qui se tue littéralement au confessionnal pendant seize heures à certains jours, et qui arrachait littéralement les âmes à Satan, l'usurpateur du pouvoir de Dieu sur sa créature, trouve encore du temps et de l'énergie disponible pour *prêcher des missions intérieures, animer des actions sociales* comme des orphelinats, des dispensaires, tous engagements que nous sommes portés aujourd'hui à mettre en concurrence avec la vie spirituelle, l'administration des sacrements, surtout l'eucharistie et la pénitence ?

Quand j'ai accepté de faire cette conférence sur *Sacerdoce, Espérance et Mission*, telles étaient les interrogations que je portais au-dedans de moi. J'ai cru bon de les étaler devant vous, pour que vous réalisiez avec moi, combien le saint Curé d'Ars reste pour notre temps un Saint et non un prophète idéologue, auquel aucun de nous n'arrive aux chevilles, ni ici chez vous, dans cet Occident si profondément assoupi dans le matérialisme et coupé de Dieu par le sécularisme ; ni chez nous en Afrique, où la plupart habitent le vaste « *no man's land* » entre la pauvreté et la misère et où, assommés par les questions d'inculturation, d'interculturalité, ou même encore de réconciliation, de justice et de paix, les élites arrivent difficilement à penser et à mettre en œuvre des problématiques d'auto-prise en charge ecclésiale conséquente. Nos problématiques africaines en matière théologique, ecclésiologique, philosophique, sociopolitique et économique, voire même anthropologique et d'histoire des religions, parce que souvent piégées par un « africanisme du dehors » que nous tenons d'emblée pour universel et que nous reprenons en sous-main comme « africanisme du dedans », sont aussi la manifestation claire de notre incapacité à être les prophètes de l'espérance en Afrique selon le modèle du Curé d'Ars.

L'Eglise en Afrique est en devoir de retrouver le cœur de la question du salut, pour pouvoir s'appréhender elle-même dans son identité et dans sa mission, et pouvoir par là recentrer le

prêtre africain sur sa vocation et sa mission, au sein de l'Afrique et de l'Eglise qui y prend corps.

En présence de ce qu'ont été la vie et l'œuvre du Curé d'Ars, nous nous demandons de qui nous tenons nos problématiques pastorales éclatées, mal articulées ou tout en alternatives exclusivistes.

Le saint Curé d'Ars, lui, tenait clairement sa problématique pastorale de Jésus, dont il vivait à plein régime et constamment l'amitié qui lui a été offerte, et qui est devenue un sacrement, réalité dont Benoît XVI nous offre une belle et profonde définition dans le tome 2 de son maître ouvrage « *Jésus de Nazareth* ». Le sacrement serait :

« La dynamique d'une nouvelle existence : la requête de faire ce que Jésus a fait n'est pas un appendice moral au mystère, ou encore quelque chose qui s'y opposerait. Cette requête découle de la dynamique intrinsèque du don par lequel, le Seigneur fait de nous des hommes nouveaux, et nous accueille en ce qui lui est propre ...l'agir de Jésus devient nôtre, parce que c'est lui-même qui agit en nous. » (Cf p. 83)².

Nous voyons ainsi exprimé plus de 150 ans plus tard, ce que nous pourrions appeler à la vérité, *le cœur du secret du Curé d'Ars*, qui ne pouvait certes pas l'exprimer lui-même, mais qui le vivait avec une grande force persuasive qui continue de nous interpeler aujourd'hui et de nous inviter à habiter le lieu de vérité et d'authenticité sacerdotale où le saint Curé s'est constamment tenu, à savoir, dans l'amitié avec le Christ comme modalité de vivre le sacrement de l'ordre. Le Curé d'Ars, en effet, consacré par le sacrement de l'ordre, qui fait de lui un « *alter Christus* » (un autre Christ ou un ami du Christ), laissera le Christ, bon Pasteur, prolonger le mystère de la rédemption en lui, et y coopérera de toute sa générosité et disponibilité d'ami heureux de faire le bonheur de son Ami.

Le prophète authentique, c'est le Saint, le consacré, le mis-à part par Dieu et envoyé, qui porte Dieu au monde « *in persona Christi* » (Benoît XVI a traduit : « *dans le moi du Christ* »). Le saint Curé d'Ars et ses congénères missionnaires viennent de nous le prouver de manière, je l'espère, assez probante.

Partant de là, nous ferons deux pas en avant : nous verrons d'une part ce que cet idéal du sacerdoce vécu comme amitié avec le Christ et de façon authentiquement prophétique devrait déclencher en Afrique aujourd'hui au double niveau de l'espérance et de la mission, à cette heure de la relève missionnaire par les Eglises d'Afrique ; d'autre part, nous interpellons le monde occidental dans sa situation spirituelle et intellectuelle actuelle, toujours au double niveau de l'espérance et de la mission.

² Il faudrait ici lire toutes les pages 81-85 du tome 2 de « *Jésus de Nazareth* », où J. Ratzinger/Benoît XVI nous définit à partir de Jean 13, ce qu'est en vérité le *sacramentum*, en lien avec l'*exemplum* (don et devoir).

3. L'ACTUALITE DU SAINT CURE D'ARS POUR L'EGLISE UNIVERSELLE, EN MATIERE D'ESPERANCE ET DE MISSION

3.1 Un présupposé irrecevable de la pensée séculariste: l'avenir sans Dieu

La globalisation qu'on ne saurait ici comprendre que de manière fonctionnelle, tout comme on l'a fait pour l'espérance, m'apparaît comme une répétition du drame de Babel, dans un âge où une certaine tranche de l'humanité a décidé de bâtir le monde comme si Dieu n'existait pas. Nous nous trouvons dans un multiculturalisme délibérément séculariste, où l'humanité, comme une apprentie sorcière, a déconstruit le monde et voudrait le reconstruire toute seule, et ainsi, non pas pour narguer Dieu - qui n'existerait pas - mais pour affirmer sa propre essence et ses attributs, qu'elle prétend avoir projetés hors d'elle-même pour « créer Dieu », comme le pensait un Feuerbach et Marx à sa suite.

Cette thèse qui est marxiste, est aujourd'hui celle d'un certain néolibéralisme du monde occidental en général, qui tente de faire disparaître Dieu jusqu'en son image dans l'homme. On ne saurait assez remercier l'alors Card. Joseph Ratzinger et le Prof. Jürgen Habermas néo-marxiste, pour leur fameux débat à l'Académie de Munich en 2004. Tout le monde a pu clairement voir les vrais enjeux, une fois qu'ils ont été sortis du jargon universitaire des spécialistes et des experts. Une gratitude particulière doit aller à Habermas pour sa belle et grande conclusion du débat :

« Des citoyens sécularisés, quand ils assument leur rôle de citoyens, n'ont le droit ni de dénier à des images religieuses du monde un potentiel de vérité présent en elles, ni de contester à leurs concitoyens croyants, le droit d'apporter, dans un langage religieux, leur contribution au débat public. Une culture politique libérale peut même attendre des citoyens sécularisés qu'ils participent aux efforts pour faire passer des contributions pertinentes issues du langage religieux à un langage public accessible à tous³. »

Ce débat interne au monde occidental mais en même temps ouvert sur les autres cultures révèle une grande honnêteté intellectuelle, qu'on aimerait retrouver à l'échelle internationale des Nations Unies. Ce n'est visiblement pas le cas, et la problématique de l'interculturalité et du dialogue interreligieux en acquiert une urgence plus grave.

On ne peut pas en effet, tout en proclamant la tolérance, continuer à anéantir des cultures et des religions porteuses d'idéal humain infiniment plus nobles et plus dignes de l'humanité, que ce que les Nations Unies se laissent imposer par les groupes d'action et de pression qui travaillent pour elles, et qui veulent infléchir unilatéralement la tendance culturelle mondiale, vers un avenir commun sans Dieu. L'Eglise chrétienne au contraire, se sait au service de l'espérance pour un avenir *avec Dieu*.

³ J. Habermas, J. Ratzinger, *Raison et religion. La dialectique de la sécularisation*, Ed. Salvator, Paris, 2010.

L'Afrique, à cet égard, doit prendre ses responsabilités et il revient à l'Eglise de l'assister ; c'est pourquoi le discours que Benoît XVI a prononcé le 19 novembre 2011 à Cotonou au Palais présidentiel représente à tous égards un grand tournant, surtout que, une vingtaine d'années plus tôt, c'était le peuple africain béninois qui s'était tourné vers l'Eglise, pour l'inviter à l'aider à sortir de l'impasse du communisme.

Mgr Isidore de Souza, fruit précieux de la formation donnée par l'âge de notre première évangélisation, a su brillamment répondre, en acceptant la présidence de la Conférence Nationale qui lui avait été proposée. Il se retirera à temps, en disant : « Je suis prêtre et j'entends le demeurer ».

Dans une sorte de tourbillon engendré par le contexte de la globalisation et toutes les idéologies occidentales qu'elle charrie et impose unilatéralement à tous les peuples comme par une sorte du droit du plus fort, l'Eglise d'Afrique a du mal à formuler sa propre problématique, et risque de vivre d'emprunt de problématique, et donc, d'assomption de solutions pour des maux qui ne sont pas siens, mais qu'on lui dit avoir.

3.2 L'Afrique en quête d'un avenir « avec Dieu »

Au cœur des énormes problèmes sociaux qui assaillent nos peuples, on observe une recrudescence du désarroi spirituel, et donc du recours au monde surnaturel, sous la double valence du magique et du sorcier. Les tendances théologiques que nous voyons dessinées sur le terrain africain sont de quatre ordres :

- La théologie dite de l'inculturation, que l'on a tendance à prendre d'une façon monolithique mais qui, en réalité, est traversée par des courants très contrastés voire opposés, en ce sens que certains tenants veulent simplement faire passer la culture ancestrale au christianisme sans le creuset de la Croix qui appelle conversion, rupture, ce à quoi s'opposent d'autres qui non seulement prônent une inculturation transformante à la manière des Pères de l'Eglise, mais aussi subissent le martyre de la part des gestionnaires des traditions ancestrales pour le bouleversement que leur manière d'évangéliser apportent à ces traditions.
- La théologie des mouvements charismatiques qui tiennent du Pentecôtisme. L'intention est de proposer des voies de libération pour un peuple opprimé par les forces du mal, et de lui donner de faire l'expérience de la vie dans l'Esprit et de la souveraineté du Seigneur. Mais là aussi, les lignes sont contrastées. Il y a ceux qui pensent que pour y arriver, il faut rejeter en bloc les traditions ancestrales, en en présentant une vision réductionniste pour mieux les ridiculiser ou les diaboliser. Il y a ceux qui, tout en affichant ce rejet, reprennent au plan pastoral le schéma mental des traditions ancestrales non converties, développant des attitudes magiques, fétichistes, sous des dehors chrétiens, et tout cela dans une ambiance où la Croix du Christ semble absente.

- Une troisième tendance serait aujourd'hui la reprise de la théologie de la libération en gamme évangéliste qui appuie et promeut le bonheur et la prospérité.
- Nous trouvons une quatrième tendance qui est la reproduction plus ou moins saupoudrée d'africanité par des raccords avec le souci de l'inculturation, des courants théologiques des universités occidentales.

A tout cela, je pourrais ajouter ce que mes dix ans de service de la CERAO-RECOWA m'a permis de faire comme observation : on avait comme l'impression de se trouver en présence de puzzles de pièces détachées sur l'ensemble du continent. On se trouve comme à la veille d'une gigantesque prophétie d'Ezéchiel, non sur des ossements desséchés, mais sur des tentatives de fragments qui ont un urgent besoin de trouver le principe de leur totalité. Aussi longtemps qu'elles ne le trouveront pas, elles resteront des pièces juxtaposées, en vaine prétention de s'imposer les unes aux autres, au lieu de retrouver le principe de totalité qui est celui de l'Eglise qu'elles cherchent toutes à servir, pour s'y convertir comme le seul principe d'intégration de chacune d'elles. Il est attendu que chaque tendance théologique en présence retrouve sans tarder ce que St Paul formulait déjà si bien : « *De fondement, nul ne pourra en poser d'autres que celui qui y est déjà, Jésus-Christ* »⁴.

3.3 Pour partir de la perspective du *salut intégral* : des prêtres à l'image de Jean-Marie Vianney

S'agissant pour nous de retrouver la place déterminante de la spiritualité et de la sainteté tant sur le plan de la théologie que sur celui de la pastorale, il me semble que la grande leçon qui vient de la réflexion sur le curé d'Ars modèle des prêtres pour notre temps, serait de prendre au sérieux le diagnostic, décisif à mon avis, fait par le théologien suisse H. Urs v. Balthasar, dans ses articles programmatiques : « *Théologie et Spiritualité* » et « *Théologie et Sainteté* ». Il y souligne la nécessité de ramener à la synthèse antérieure qui en existait, le clivage entre « dialecticiens » et « spirituels ». Il a réussi à terminer une œuvre théologique immense dans la seconde moitié du XX^e siècle, qui est une réalisation exemplaire du programme qu'il avait mis en lumière.

Le Moyen-âge des Albert, des Thomas d'Aquin et des Bonaventure, avait pu, à la naissance de l'université en Europe, continuer à faire la théologie à la manière des Pères de l'Eglise, en assumant, avec la charge symbolique du platonisme qui les caractérisait, l'élaboration aristotélicienne de l'héritage philosophique. « L'entrée en chrétienté d'Aristote », comme l'a joliment exprimé M-Dominique Chenu, dans sa « *Théologie comme science au XIII^e siècle* »⁵, n'a pas fatalement provoqué l'éclatement de l'édifice théologique, comme l'a par ailleurs puissamment établi le P. H. de Lubac avec son ouvrage fondamental sur les « *Quatre sens de l'Écriture* ».

⁴ Cf. 1Co 3,11.

⁵ M-Dominique Chenu, *La Théologie comme science au XIII^e siècle*, Vrin, Paris, Bibliothèque thomiste, 2002³.

Le saint Curé d'Ars, qui nous est proposé en modèle par l'Eglise, est l'une de ces figures typiques qui ont fait de leur conversion permanente au Christ sur le registre d'une amitié fervente, le moyen de ne pas se laisser divertir de ce à quoi ils sont destinés. Saint Jean-Marie Vianney devenu le Saint Curé d'Ars m'a enseigné, pour ma part, que le principe premier est le décentrement joyeux de soi-même sur un centre donateur qui, en nous assimilant à lui, nous propulse vers les limites les plus lointaines pour « dilater la tente », en allumant l'espérance. Quand un évêque ou un prêtre vient ici à Ars pour recevoir le message que Dieu a déposé en saint Jean-Marie Vianney pour nous tous, il sort nécessairement avec quelques conclusions au sujet des questions spirituelles et pastorales qu'il porte.

C'est sur ces conclusions que je voudrais terminer à présent.

Conclusion

- Pour l'Eglise d'Afrique :

Elle est, nous le savons, en mal de devenir un sujet ecclésial historiquement et culturellement conscient et responsable. Elle ne le peut que par un retour à son propre centre donateur de vie et de vérité : Jésus-Christ. Pour toute Eglise en effet, comme Vatican II nous l'a enseigné, le recentrement christologique est un mouvement de conversion grâce auquel elle devient elle-même en vérité l'œuvre de salut déjà réalisée par le Christ, et qui demeure en état de proposition attrayante pour le reste de l'humanité. Au cœur de son mouvement de décentrement de soi sur le Christ comme centre, l'Eglise découvre que le Christ est le Fils de Dieu en total décentrement de lui-même sur le Père, de toute éternité et parvenu au terme d'une histoire d'amour dramatique avec l'humanité qu'il soumet au Père, afin, dit saint Paul, « *que Dieu soit tout en tous* »⁶.

Les courants théologiques qui se mettront résolument au service de ce mouvement de conversion ou d'auto-décentrement donneront le plus rapidement possible à l'Eglise d'Afrique, de devenir le sujet ecclésial serviteur de l'espérance et missionnaire à tous ses niveaux de structuration, en commençant d'abord par les personnes qui la constituent : évêques, prêtres, fidèles laïcs de toute catégorie de consécration, familles, paroisses, diocèses, nations, régions, continents, monde.

À l'heure de la relève missionnaire, le tableau de l'état des lieux théologique et pastoral de l'Afrique et du Bénin que j'ai esquissé plus haut, interpelle très fortement pasteurs et théologiens africains. S'ils se veulent vraiment serviteurs de l'espérance, et s'ils sont convaincus que la page de la mission n'est pas à tourner, voire à déchirer, mais à transformer rapidement en mission de dialogue avec l'humanité dans toutes ses formes culturelles et religieuses, ils gagneraient, ce me semble, à s'arrêter, pour méditer les raisons qui ont pu conduire l'Eglise à nous donner le saint Curé d'Ars pour modèle, autant qu'un saint Thomas d'Aquin ou un saint Augustin.

⁶ 1 Co 15,28.

Peut-être l'Église d'Afrique trouvera-t-elle alors le vrai chemin pour la relève missionnaire, et sera-t-elle prête à vivre à l'échelle de l'Église universelle, l'interculturalité authentique, et à contribuer avec toutes les Églises à faire de l'Église universelle, la grâce de la réalité interculturelle divine qu'elle est depuis la Pentecôte, à l'heure où la globalisation avec le simple multiculturalisme a ramené sur notre terre, un nouveau Babel. L'Église universelle interculturelle est une grâce pour notre temps.

« *Mon peuple périt faute de sens, et c'est à toi que j'en ai, prêtre* »⁷, se plaignait déjà Yahvé par la bouche d'Osée. Le reproche reste vrai pour notre temps. Mais en réfléchissant sur « *Sacerdoce, Espérance et Mission* », dans la lumière du saint Curé d'Ars, peut-être trouverons-nous le moyen de commencer quelque peu à consoler le Sacré-Cœur de Jésus, par lequel la souffrance du Cœur de Dieu s'est répétée au siècle dernier : « *Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes mais qui n'a reçu de la plupart que des ingratitude* »⁸. Il est suffisamment clair ainsi que seul l'amour répond à l'amour. L'annonce missionnaire est annonce du salut qui allume l'espérance, y compris dans le Cœur de Dieu lui-même.

- **Pour l'Occident :**

La problématique de l'Espérance, comme un jeu commun entre les acteurs de la gouvernance mondiale, a été élargie de manière significative par Benoît XVI, au monde universitaire et à celui de la culture; et je crois effectivement, qu'à l'heure où l'Occident piétine au seuil d'un nouveau Babel de la globalisation, comme multiculturalisme sans principe d'intégration dans une totalité vivante, il est nécessaire d'écarter très clairement toutes les universalisations abstraites comme nous les voyons présentement dans les théories du pluralisme religieux et théologique, et d'énoncer les critères de constitution du cadre formel, seul valable pour l'opération dont parlait Habermas, en vue de rendre possible et honnête le débat public entre croyants et incroyants.

Nous écarterions pour notre compte, le cadre formel que présupposent les théoriciens actuels du pluralisme religieux et théologique. En effet, les développements théoriques qu'ils nous proposent font une approche extrinséciste du dialogue radicalement contraire à ceux que nous évoquions plus haut, et qui nous donnaient à voir l'Église se décentrer sur son Seigneur, lequel lui-même se décentre sur le Père. Leurs développements théoriques, dans le fond, mettent la foi et tout ce qui en résulte entre parenthèses. Ils partent d'une phrase comme celle de Cyprien, « *Extra Ecclesiam, nulla salus* » (hors de l'Église, point de salut), pour exiger de remettre en question ce qu'ils ont qualifié d'ecclésiocentrisme, sans, au préalable, clarifier ce que « salut » veut dire, tant chez Cyprien, que dans les Écritures Saintes et pour Jésus-Christ lui-même qui est venu l'apporter et le réaliser en sa personne.

Pour les théoriciens du pluralisme et du dialogue, le « christocentrisme », qu'il soit exclusif ou inclusif est aussi rejeté, et finalement, le « théocentrisme » n'apparaît guère soutenable

⁷ Os 4, 6.

⁸ Cf. Sainte Marguérite-Marie Alacoque (1647-1690).

et doit le céder au « règnocentrisme ». L'on s'apercevra en fin de compte, que c'est le Règne de Dieu dont parle l'évangile qui n'a pas été compris et qui n'est pour eux, dans le fond, que le règne de la subjectivité humaine. Il suffit de voir l'histoire en cours, pour se rendre compte du déploiement effrayant d'un tel règne. Un cadre formel abstraitement conquis et qui se déploie sous cette forme est certainement disqualifié pour nous servir, à l'heure où nous sommes tous en quête d'un cadre de dialogue en vue de conquérir la justice et la paix au sein d'une humanité réconciliée.

Nous écartons donc ce processus d'universalisation abstraite qui a prévalu depuis John Hick et Knitter, jusqu'au pluralisme théologique et religieux développé par un Jacques Dupuis.

Quels peuvent être alors les éléments constitutifs du cadre formel souhaité ? Le minimum à attendre d'un incroyant selon Habermas semble n'être rien d'autre que l'honnêteté et ce que Benoît XVI a appelé « approche éthique courageuse », ou d'autres encore ont qualifié de « gouvernance de haute intensité éthique ». L'exigence d'une éthique de grande intensité de la part de l'incroyant aurait pour corollaire chez le croyant, une attitude spirituelle qui laisse le primat à l'Amour et à la logique qui est la sienne. Le théologien suisse dont nous avons évoqué l'œuvre, a précisément développé une théologie sous le primat de l'Amour, qui, dit-il, est « seule digne de foi »⁹. La logique qui l'a guidée est la même que nous retrouvons, aussi bien chez de Lubac que chez J. Ratzinger/Benoît XVI. Cette logique a pu conduire le pape émérite, non seulement à faire sa prophétie de l'Afrique/Espérance¹⁰ mais aussi à voir dans l'Afrique « *le poumon spirituel pour une humanité qui semble en crise de foi et d'espérance* »¹¹. Le même décentrement christologique de l'Eglise que nous proposons aux théologiens et aux pasteurs africains comme principe de conversion et d'intégration me semble donc valoir pour le monde occidental. Il y aurait alors des chances pour une authentique pastorale de l'interculturalité et du dialogue interreligieux auquel l'Eglise universelle, dans son ensemble, pourrait concourir.

L'orgueil est principe de destruction autant de l'autre que de soi ; seul l'Amour édifie. Le salut est dans la conversion à l'Amour. Les Saints nous l'enseignent tous après Jésus-Christ et à son école. En venant au sanctuaire d'Ars, le saint « inculte » que l'Eglise nous donne en exemple et comme modèle, nous révèle une autre science, celle de l'Amour, dont le monde a le plus besoin.

Je vous remercie.

+ Barthélemy Adoukonou

⁹ Hans Urs von Balthasar, « *L'Amour seul est digne de foi* », Parole et silence, Paris, 1999.

¹⁰ Benoît XVI, « Discours au palais présidentiel de Cotonou - 19 novembre 2011 ».

¹¹ Benoît XVI, Homélie de la messe d'ouverture de la deuxième Assemblée Spéciale pour l'Afrique du Synode des évêques (4 Octobre 2009) : AAS 101(2009), p. 907 ; DC 2433 (2009), p. 951 ; cf. *Africae munus*, n°13.